

IX. -PSEUDO-BARTHES

par Jacques-Alain MILLER

Arrivé d'hier soir, alors que ce petit colloque a déjà une histoire, que vos paroles accumulées vous font déjà un passé commun, je ne suis pas sûr que la sympathie que j'ai pour vous, l'affection que j'éprouve pour notre « Prétexte », me permettra de vous dire quelques mots avec à-propos. C'est une question : qu'est-ce que l'esprit d'à-propos ?

Ah ! Il n'y a pas seulement ces quelques jours que vous avez vécus ensemble, il y a cette pyramide de Colloques de Cerisy, colloques passés, colloques futurs, déjà programmés, dont nous accomplissons transitoirement l'essence, et qui se succèdent invariables et divers dans ces lieux où nous sommes, où nous ne sommes que des hôtes de passage, déjà invisiblement réduits à nos paroles enregistrées, demain publiées, en résorption constante dans la culture. Bouvard et Pécuchet son parmi nous, à l'oeuvre.

Un petit bouillon de culture, permettez-moi de vous le dire, voilà ce que nous nous associons pour former ici. C'est que le signifiant est un parasite, et la culture une moisissure. On peut réussir bien des choses en jardinant les moisissures. Une rencontre heureuse peut faire de vous, si vous êtes Alexandre Fleming, un bienfaiteur de l'humanité, comme on dit.

Quand on s'exprime ici, donc, il est très sensible que c'est Cerisy qui parle par votre bouche. Et il me revient que Philostrate, dans sa *Vie des Sophistes*, rapporte de Gorgias que, se présentant au théâtre à Athènes, il eut l'audace de lancer au public « Proposez-moi ! », faisant connaître par là qu'il possédait un savoir total et pouvait se permettre de parler de n'importe quoi avec pertinence.

Cette anecdote donne bien des choses à penser. Et d'abord, que pour le sujet du tout-savoir, l'objet est certainement indifférent. Rien ne le pousse à penser sur ceci plutôt que sur cela, il faut que ça lui vienne d'ailleurs, des autres, s'il est solitaire il ne pense pas. Il ne pense qu'en public : il fait une démonstration de pensée, au sens de : tour de force, acrobatie. Il attrape au vol ce qu'on lui lance, il le manipule, il le fait valoir, et se fait applaudir. Sa grandeur, c'est qu'il tient que n'importe quoi peut être pensé, mérite d'être articulé.

Qu'est-ce que savoir, si c'est ainsi se produire en public, à la demande ? C'est lier n'importe quelle idée à n'importe quelle autre avec vraisemblance, c'est un exercice de bouts rimés. Ce savoir de saltimbanque n'a rien à voir avec la vérité ? Ou au contraire ? La vérité dont il s'agit n'a rien à voir avec le contraire du faux, c'est la vérité propre à cette rime générale.

Gorgias, maître de la parole improvisée, n'a pas à penser. Aristophane le nomme très bien : travailleur de la langue. Le tout-savoir se réduit au savoir-y-faire avec le discours, qui pense très bien tout seul. Et la vérité propre au discours est indifférente à la référence, est maîtresse de la référence.

Le tout-savoir exige une mise en scène, et la mise en scène l'à-propos. Mais y a-t-il un savoir de l'à-propos ?

S'il y a un moment opportun, *kairos*, c'est que le temps n'est pas homogène, que tous les moments ne se valent pas : il y a le temps de la hâte et celui de l'ennui, l'urgence, le délai, l'occasion, la temporisation, il y a un rythme, il y a des circonstances et des conjonctures différenciées et instables, qui présentent des nœuds et des points sensibles. Vladimir Jankélévitch a très bien parlé de tout

cela.

Pour moi, j'ai craint le contretemps – dont il y a une valeur positive, qui est l'intempestif, mais si ça loupe, c'est la gaffe. Bah ! la gaffe, le pataquès, le lapsus, ne sont pas moins des trouvailles que le mot d'esprit.

Ce qui m'a retenu d'abord auprès de Roland Barthes, c'est son assurance tranquille de savoir parler de tout, avec à-propos, et systématiquement – du futile, du frivole, du trivial, de l'insignifiant, alors que nous en étions encore à douter de l'Idée de la crasse. C'était vers 1962, la première année de son séminaire des Hautes Etudes, et nous étions alors une petite vingtaine autour d'une sombre table ovale à nous bercer des promesses totalitaires et pacifiques de la sémiologie.

C'était un bonheur, certes, que de rencontrer chaque semaine quelqu'un qui démontrait, à propos de tout et de rien, que tout signifie, non pas que tout est clin d'oeil de l'Être, mais que tout fait système, s'articule, à qui rien d'humain n'est étranger, parce que l'humain à ses yeux était structuré comme un langage de Saussure. Il prenait au sérieux ce postulat, et le portait à ses conséquences dernières. Opération puissante, corrosive, de nature à faire vaciller l'être-dans-le-monde d'un étudiant de philosophie. D'où la fièvre dans laquelle je lus pour la première fois les *Mythologies*, inoubliable.

Je m'en veux de renverser ce paravent de l'allusion dont Barthes se réjouissait hier soir d'être abrité. Encore que ce n'est peut-être que par préjugé qu'on imagine le nom propre échapper à la dérive du langage ... Mais soit : j'oublie Roland Barthes, et je parle seulement de « Roland Barthes », guillemets, *mon* Roland Barthes, un Barthes fictif qui ne compromet nullement celui qui m'écoute ç quelques pas de moi, et qu'après tout, je connais si peu, « personnellement ». J'annonce par conséquent que toute ressemblance avec une personne existante sera ici pure coïncidence. Il s'agit d'une image que je me suis faite, d'une sorte de personnage de Commedia dell' Arte, que par commodité je baptise « Roland Barthes », plutôt que pantalon ou Monsieur Teste.

C'est pour moi le Grand Non-Dupe, non pas exactement un sophiste, mais bien un artificialiste absolu. Est-ce que je crois qu'il ne croit à rien ? Ce n'est pas ça. Je crois qu'il croit, plus fort que personne, que tout est discours, que tout n'est que métaphore et métonymie, qu'il n'y a nul langage primaire et qu'on s'exprime toujours à côté – à côté de ce qu'on dénoterait si on ne connotait pas. D'où cet affichage, dans son style, du mot *juste*. Cette justesse n'est que de contexte, puisqu'il est persuadé que la référence est intérieure au discours. Il ne décrit pas, il invente, et c'est un grand fabricant de mots que Roland Barthes, comme l'était Jérémy Bentham.

Il est surprenant qu'il ait un style alors qu'il change de code comme de chemise – il le voudrait du moins – au gré de la conjoncture. C'est un style continuellement assertif, qui accomplit incessamment sa fonction de création, puisque les choses ne tiennent qu'aux mots, c'est un style responsable – responsable, oui, de la création du monde – minutieux et prudent, contrôlant point par point sa propre consistance.

Est-ce que cela le distingue en propre ? Est-ce cela qui est le plus vraiment lui ? Voilà, je crois, jusqu'où il pousse sa croyance : il pense, il est sûr, qu'il n'y a que des façons-de-parler, des façons de faire avec le langage. Par prudence, par ruse, il paye souvent ses respects à une espèce de Chose-en-soi, mais il n'en croit rien : le secret qu'il détient, c'est qu'il n'y a pas de réel, qu'il n'y a que du semblant. L'opération qui lui est propre est de révéler le semblant là où on croirait qu'il y a du réel. C'est le traitement auquel il soumet le Japon : il le rend fictif, il en vaporise la référence. Et qu'est-ce que le semblant, sinon le signifiant comme signifiant de rien ?

Quel monstre que mon Barthes ! Qui professe gentiment, mais sérieusement, jusqu'au bout, qu'il n'y a que des façons de parler, des manières de dire, d'écrire, de discourir, de jouer avec le signifiant.

Nous habitons des façons de parler, nous mangeons des façons de parler, nous respirons des façons de parler, nous nous mouvons dans des façons de parler. Il dit d'ailleurs froidement, avec l'impaviderité d'un Epiménide : « Je ne suis moi-même qu'une, ou plusieurs, façons de parler » et n'admet pour amis que ceux qui reconnaissent son peu-de-réalité. Parmi eux, il se fait appeler «Prétexte » ...

Est-ce un immatérialiste ? Pas du tout, c'est quelqu'un qui ne trouve jamais rien qui soit brut, rien qui ne soit de la culture. La fiction de cette chair chère à Maurice Merleau-Ponty, qui ne fait qu'un avec son « Lebenswelt », lui est étrangère. Il est parfaitement structuraliste : il ne croit pas – c'est affaire de croyance en effet – à la connaissance.

Est-ce qu'il croit à ce qu'il dit ? Il y croit ... entre autres. C'est là qu'il me faut avouer que mon Barthes est très amoral.

C'est une amoralité sereine, et, dirais-je, toute carnapienne, selon laquelle tout peut se dire, pourvu que ça tienne – *Bien dire et laisser faire*. Cela n'oblige pas à de grandes synthèses, mais au contraire à beaucoup de petits systèmes : un système par livre, un système par chapitre, par paragraphe, demain par phrase.

Cette amoralité ne repousse pas, mais exige une éthique. Elle est subversive sans doute, mais elle prescrit un libéralisme : s'il n'y a pas de réel, le dit de l'un vaut le dit de l'autre. Mon Barthes, je l'avoue, est amoral et démocrate à la fois : c'est là une modération, une sagesse, le mot n'est pas trop fort, que lui inspire le signifiant. Sans doute le signifiant est-il totalitaire, puisqu'il est systématique, mais il est libéral aussi bien, parce qu'il n'y en a pas qu'un, de système.

Oui, un sage. Un sage sans moralisme, car ne moralisent que ceux qui prétendent avoir charge de réel. Un sage peureux – autant que Hobbes, dont il se recommande, voyez l'exergue du « Plaisir du texte » - qui sait fragile, à la merci de la complaisance de l'autre, le semblant qui l'abrite – peureux, mais hardi, attirant les coups des réalistes, et les rendant sans rien ménager : c'est lui qu'on traitât d'imposteur vers 1966, et qui se fit alors, de la confrérie structuraliste, le champion. Il est foncièrement tolérant – la culture est une maison de tolérance – mais les intolérants lui sont intolérables. Il y a chez lui un mixte très spécial d'extrémisme et de prudence, une manière douce, mesurée, méthodique, et aussi implacable ... ah ! je vois bien que ne m'en sors pas, que j'accumulerai les contraires si je me laissais aller, que je dois poser un qualificatif que je ne démente pas aussitôt. Dirais-je simplement qu'il est *précis* ? Ce mot peut faire entendre beaucoup de réserve, et beaucoup de cruauté. Précis, oui, et *poli*. C'est ainsi qu'il tient l'autre, *en respect*, dans tous les sens du terme.

Exquise politesse, dont nous avons témoignage ici même, prévenance, gentillesse – mais il veut surtout qu'on ne l'attrape pas ... « Me prendre est se méprendre », voilà la devise de mon Roland Barthes, car qui est pris est *démodé*, et le démodé lui fait peur, lui est horreur ... La mode est peut-être la seule valeur du Grand Non-Dupe : qu'est-ce qu'un semblant démodé ? ce n'est plus rien. L'impératif de la mode – on sait que Roland Barthes ne le suit pas, plus souvent il le formule – veut dire qu'il *faut plaire*. L'éthique du semblant, l'éthique « japonaise », est une esthétique. Qu'est-ce qui pourrait bien faire le départ entre des manières de dire, lesquelles, au regard de la vérité, se valent toutes, sinon la sensibilité, l'agrément ? « Que nul n'entre ici s'il ne plaît », j'écirai ça au fronton du paradis barthésien – c'est peut-être l'enfer. Un signifiant en vaut un autre ? Non pas, si l'un chatouille, tandis que l'autre ennuie.

Nous faisons tous, n'est-ce pas, la cour avec Bouvard et Pécuchet, et il faut courir droit devant – celui qui se retourne est changé en pierre ? Bouvard et Pécuchet, nos Gorgones, notre Méduse ...

Plaire – non pas convaincre, ni vraiment démontrer – mais séduire, et se faire aimer. D'où je pressens que tous les livres de Roland Barthes, et non pas seulement son dernier, sont fragments de discours amoureux.

J'admire d'abord qu'il nous donne pour une évidence, qu'il prenne pour postulat que la « personne fondamentale » de ce discours est le *je* – le *je* et non le *tu*. L'amour sémiologue n'est pas seulement une façon-de-parler, mais une façon de *se* parler, de parler tout seul. Si l'amour est soliloque, c'est que l'autre reste l'Autre majuscule, tout-Autre, élusif, absent, essentiellement muet. Et *je* ? L'auteur le veut vide, non-psychique, support simple de l'énoncé, mais il n'en peut mais : *Je* désire, et souffre, et s'angoisse, et se travaille, et prend peu à peu la consistance d'une *âme*, patiente et pathétique âme. Il n'y a pas d'amour sans âme, l'amour cause l'âme, c'est ce que démontre ce livre. Et il démontre en même temps l'autonomie de l'amour par rapport à la sexualité, le peu-de-réalité dont celle-ci est affectée dans notre espèce. Le tour de force qui consiste à parler de l'Autre avec vraisemblance sans préciser son sexe, ne s'expliquerait pas sinon.

Je par contre pourrait-il être une femme ? C'est moins sûr : « c'est un amoureux qui parle », non une amoureuse. C'est le propre de l'homme de croire ainsi à l'âme, soit de mettre le sexe hors du coup. « Tant que l'âme âme l'âme, dit très bien Lacan, il n'y a pas de sexe dans l'affaire. L'élaboration dont elle résulte est *homosexuelle*, cela est parfaitement visible dans l'histoire », voir « l'Éthique à Nicomaque ». L'organe qui se rappelle à lui n'y fait pas obstacle, il fonde au contraire la société des amis. Il n'y a de communauté que phallique – nul paternalisme à l'égard des femmes, que cela retranche franchement de « l'hommanité » - où elles ne rentrent qu'à se faire hystériques, ce qui veut dire faire l'homme. Le fétiche du phallus n'objecte nullement à ce qu'il n'y ait que du semblant : c'est le semblant par excellence, celui qui met « hors-sexe ». Aux autres reste le sexe, absolument.

« Nature langagière du sentiment amoureux », professe un Roland Barthes qui décidément se met à beaucoup ressembler à la fiction extrême que j'ai soutirée à sa personne. Et pourquoi le sentiment ferait-il toucher aucun réel ? On se résigne à ce que le signifiant glisse, joue, équivoque, à ce qu'il soit douteux, qu'il trompe, mais on voudrait qu'il en soit autrement des émotions, du corps, on s'imagine que le *senti* ne *ment* pas ... la langue en sait plus long. Le corps ne prodigue aussi que des semblants, c'est spécialement vrai du corps amoureux que les « Fragments » montrent de part en part significantisé, hystérisé (voyez par exemple la figure intitulée « Eloge des larmes ») : ses mouvements les plus authentiques sont tout convention, et comportent un allocutaire. L'amour est un Japon – sauf que sur ses signes l'amoureux n'a point d'empire -, et c'est toute l'humaine nature qui est « langagière ».

Il est temps sans doute que je dise à quoi me sert *mon* Roland Barthes et ce pourquoi j'en ai forgé l'hyperbole : c'est mon Malin Génie à moi, renouvelé de Descartes, une sorte d'Attila débonnaire, après qui le réel peut-être ne repousse pas ...

Le réel moderne n'est pas ce qui se voit et se touche par l'esprit ; nulle faculté ne lui est coordonnée ; ça se démontre, ça ne se montre pas ; ça se récolte des ravages du signifiant, ça ne s'obtient que par voie de conséquence, et donc de semblant. Ce doit être certain, et ce n'est pas évident. Produit-elle du réel, la diagonale de Cantor ? L'indénombrable ne fait pas l'unanimité, et qui peut se targuer de le connaître ? C'est seulement un savoir.

La diagonale de Freud, elle, procure la fonction phallique. Quoi ! Ce ne serait pas que du semblant ? A quel titre le procédé freudien ferait-il donc, aux yeux de mon Attila, exception ? C'est pour lui une convention ingénieuse, et qui fut nouvelle ...

Que la psychanalyse soit une façon de parler, qui le niera ? C'est un artifice, que le souci de Freud fut de maintenir tel quel. Ce qu'il attrape est son effet – si bien qu'il n'y a pas, à vrai dire, de théorie

de l'inconscient, mais seulement de la pratique de la psychanalyse. D'où l'hypothèse de Lacan, qui n'est pas une parmi d'autres, mais la seule raisonnable: qu'entre l'inconscient et le procédé analytique, il y a isomorphisme.

« Fort bien, c'est donc un jeu. Mais si déjà il ennuie... » - « Il passera comme passent les discours. Voyez pourtant comme les semblants de la religion traversent les siècles, et ce jeu de langage, la science qui, bien que de fraîche date, ne paraît pas près de finir, sans parler de l'hystérie... »

Trêve de plaisanterie, qu'est-ce qu'un jeu ? L'aire de ni « en soi » ni « pour soi » où se déploie la « créativité » de Winnicott ne loge que jeux sans enjeu. A faire la mise, du signifiant ne suffit pas, il lui faut Autre chose sur quoi s'embobiner. C'est pourtant au même Winnicott qu'on doit l'observation de l'objet dit transitionnel, mais faute de le mettre, à l'instar de Lacan, en série avec les objets dits prégénitaux, il l'a laissé tomber – et ce, jusqu'à réduire *jouir* à *faire joujou*. Même si le jeu est jouissance, la jouissance n'est pas un jeu. Et la psychanalyse non plus, qui y touche comme au réel.

Le corps n'est pas tout âme, il ne résout pas sans reste dans le symbole qui l'idéalise en le mortifiant. « Fragments », oui, c'est le corps de l'être parlant qui est fragments – fragments du « discours amoureux », oui : c'est le discours qui est amoureux du vivant qui parle, il lui colle à la peau, il le pompe, le vide, le décompose et le morcelle. Le corps significantisé, la jouissance ne l'habite plus ; celle d'avant, nul n'en a connaissance, on la rêve seulement ; celle d'après se promène dehors, hors-le-corps – et il n'y en a pas qu'une, et elles ne s'harmonisent pas, celle de l'Autre, sans preuve, asservissant celle de l'Un, phallique, qui ne s'en accommode pas bien.

Ah ! Trop d'ellipse, c'est qu'il me faudrait entrer dans la théorie lacanienne des jouissances et ça n'est pas le lieu.

Il peut suffire¹ de célébrer ici la jouissance du signifiant, qui toute résiduelle qu'elle soit, se situe pourtant « au-delà du *plaisir* » du *texte*, cette courageuse jouissance du signifiant que Barthes renouvelle. Ce pourquoi je le nommerai pour finir : le Bien-disant.

J.-A. M.

1 Quelques considérations sur « Bouvard et Pécuchet », développées lors du Colloque, n'ont pas été reprises.